

« La Résistance est faite de petites »

65^E ANNIVERSAIRE
DE LA SECONDE
GUERRE MONDIALE



© DR

Il y a soixante-cinq ans la Seconde Guerre mondiale prenait fin. Nous passerons un moment tout au long des numéros de l'année avec six femmes d'exception qui ont résisté et œuvré à la construction d'une société plus juste. Nous parlerons de nos sœurs de combat plus que de nos aînées tant leurs témoignages ont gardé l'insolence et la détermination de la jeunesse. Rencontre avec Georgette Dupé dite « Nette », quatre-vingt-seize printemps.

Georgette Alleaume - de son nom de jeune fille - est née le 28 octobre 1913 à Ivry, ville de la petite ceinture de Paris. En 1942, à 29 ans, elle est mariée et a une fille, Raymonde. Son mari de l'époque - Georges Gosnat, qui deviendra secrétaire d'Etat en 1946 puis député - est prisonnier depuis mai 1940 dans un camp d'officiers en Belgique.

Quant à elle, avec la complicité de sa fille qui fait le guet dans la cour, elle distribue des tracts cité Marat avec une petite « armée » de femmes déterminées. « Je n'ai pas fait d'éclats, prévient-elle modestement, juste des distributions de tracts. J'allais les chercher dans Paris sans connaître le nom du copain qui me les donnait. Il y avait l'octroi à la porte d'Ivry, c'était la zone, des pauvres gens habitaient là. Un jour, en passant, un policier me dit : "Qu'est-ce que vous avez sous le bras" ? Je lui dis : "Des papiers", il me répond : "Bon alors passez". Je n'avais pas menti. Ces papiers, j'étais chargée de les distribuer aux HLM Marat. J'avais des copines qui m'aidaient. Je préparais les paquets pour leur donner et on les distribuait toutes en même temps pour ne pas se faire prendre. Je faisais aussi des papillons pour revendiquer plus de charbon avec ma machine à écrire que j'ai toujours. On faisait des collectes pour les prisonniers de guerre, on était assez

nombreuses, on envahissait les escaliers, ça nous rapportait beaucoup. On remettait la collecte à celle qui était chargée de le garder. Quelques temps plus tard, elle m'a dit qu'elle ne pouvait plus le faire, ni récupérer des tracts. Finalement, j'ai été dénoncée par lettre anonyme. C'était elle. » A la libération cette femme sera jugée et emprisonnée.

Nette est arrêtée sur dénonciation

Un matin, la police cogne, Nette est avec sa fille et son frère dans son appartement. « Les flics sont entrés, ils ont tout fouillé et ont trouvé des tracts et des bons de pain au nom des parents de mon mari, en fuite. J'ai su plus tard qu'ils avaient attendu la grand-mère dans le bas de l'immeuble sans résultat. Ils étaient bien renseignés. Ils m'ont dit : "Vous mettez la petite chez votre cousin rue Robespierre. Vous n'allez pas l'emmener avec vous, quand même" ! Après ça, j'ai suivi la filière : la Roquette, Fresnes et la centrale de Rennes. Ma fille est partie chez mes parents. »

De la police judiciaire à Rennes...

Nette est transférée à la police judiciaire de Paris puis à la petite Roquette. « Le temps était long, on était dans une salle

toute la journée. J'y ai même retrouvé une tante qui était une droit commun. Elle avait pratiqué des avortements. Un jour, on m'appelle par mon nom de jeune fille. En prison, on ne salissait pas le nom du mari. Cette femme se lève aussi puis elle voit que je suis décidée alors elle se rassoit. Mais quand je suis revenue, elle m'a appris qu'elle était ma tante. Alors j'ai écrit à papa et il est venu avec ses sœurs pour la voir. »

Puis Nette est internée quelques temps à Fresnes ou l'hygiène est déplorable, elle y attrape des poux de corps. A la centrale de Rennes, l'ambiance est différente. Quelques semaines plus tôt, les prisonnières politiques ont manifesté pour être séparées des droits communs. La solidarité réapparaît dans la vie de Nette. « A Rennes, on m'appelait la marquise. On avait joué Le bourgeois gentilhomme et j'avais ce rôle. On ne connaissait pas mon nom mais on connaissait la marquise. On passait tout notre temps ensemble. Mais c'était pas mal. Il y a avait des profs de français, d'anglais, de sténo. On nous faisait faire des dictées, des rédactions sur des sujets qu'on devait développer. On s'intéressait à tout. Pour se laver, on avait des robinets d'eau froide dans un couloir à la sortie du dortoir. Pas question de prendre des douches. Fallait se laver comme ça

ite

choses du quotidien »

Georgette Alleaume Dupé, dite Nette

devant tout le monde. Mais il y avait de la camaraderie, on partageait avec celles qui avaient moins de colis que d'autres. La solidarité ça marchait. J'ai passé deux ans à Rennes jusqu'en avril 1944. »

Pétain le cynique remet les prisonnières à l'Allemagne nazie

« Un jour, dans la cour, on nous redonne nos habits civils car on avait des vestes et jupes rayées avec des bonnets. Les gardiennes nous disent que Pétain nous libère, sauf que les camions allemands nous attendaient dans la cour. On nous a emmenées quelques jours à Romainville puis nous sommes montées dans des wagons à bestiaux sur un quai de gare à Paris. C'était le 13 mai 1944, je m'en souviens, c'est l'anniversaire de Raymonde ». Le

« voyage » dure deux jours. « Nous avions juste une tinette dans le milieu et deux petites barres d'aération au plafond. Nous étions encastrées les unes dans les autres. Nous sommes arrivées à Ravensbrück.

On nous a tout pris. J'avais une pince à épiler et je me suis dit qu'ils ne me prendraient pas tout. J'ai ouvert mon dentifrice et je l'ai mise dedans. La Résistance est faite de petites choses du quotidien. On a fait quelques jours dans le camp. Après, on nous a envoyées dans des kommandos car ils avaient trop besoin de main-d'œuvre ».

Il y avait deux fabriques dans le kommando de Nette. « On faisait des bombes. Nous soudions des filaments. On les empilait et parfois on les poussait pour qu'elles s'écroulent. Les gardiennes faisaient l'appel très tôt. Le midi nous avions la gamelle, de l'eau

tiède plus que de la nourriture. Nous n'allions pas à l'usine le dimanche mais nous faisons des travaux de force. Un dimanche matin, j'étais épuisée. La gardienne m'a mis un coup sur le visage. J'ai vu 36 chandelles, une illumination. En plus ça caillait en Allemagne du Nord. Alors je récupérais tous les papiers que je trouvais, même dans les ordures, pour les mettre sous ma veste. »

La libération arrive enfin...

Un jour, les déportées sont déposées dans le camp de Ravensbrück. « On ne savait rien. Il n'y avait plus d'Allemands. Je suis restée là par terre. Quand la Croix-Rouge suédoise est arrivée, je ne me suis même pas réjouie, je n'en pouvais plus. Je n'ai pas bougé. Ça aurait duré, je ne revenais pas. J'étais au bout

du rouleau. Marie-Claude¹ ne voulait pas partir, je m'en souviens, pour ne pas abandonner les malades. Nous, on est montées dans des camions, puis un train. Je me suis affalée sur la plateforme. Les copines me disaient : "Viens

t'asseoir", je répondais : "Je ne peux pas". Je ne pouvais pas me lever pour aller sur un siège. »

Nette va ensuite être emmenée en Suède pour être soignée dans un hôpital à Göteborg. Pendant ce temps, la famille ne sait rien sur son sort depuis Rennes. Son mari la recherche et enfin Raymonde apprend par téléphone que sa maman est en vie, en mai 1945. « D'abord, ils ont rapatrié les femmes dont les maris avaient été fusillés. Après, dans le deuxième convoi, il y avait les plus âgées, et les jeunes sont parties en dernier par bateau. Moi, je suis rentrée par avion jusqu'à Paris, puis

le Lutetia et après on m'a remis un ticket de métro et un bon pour quelques mètres de tissu et des bas. J'ai retrouvé ma fille à la porte d'Ivry. »

Quelques jours de repos et la vie reprend son cours...

« Je suis repartie chez des amis en vacances en Limousin un petit mois. Après, je suis entrée à l'UFF. J'étais trésorière. En octobre, il y a eu un congrès. Je ne sais plus lequel. Ce que je sais, c'est que j'étais sur les côtés de la scène dans l'organisation pour voir si tout se passait bien. A l'époque, la présidente était madame Eugénie Cotton. J'ai toujours diffusé Femmes françaises puis Heures Claires toutes les semaines, cité Marat, on était plusieurs. » Fidèle lectrice de Clara-magazine, le nouveau nom d'Heures Claires, Nette ne manque pas un numéro et continue de le faire lire autour d'elle.

Quelques cafés et dattes plus tard nous nous sommes quittées. Entourée de sa fille et de sa petite-fille, la discussion aurait pu durer des heures encore. Plus que le témoignage, ce que Nette nous a donné cet après-midi là, c'est l'envie de changer le monde encore une fois.

Carine Delahaie

1. Il s'agit de Marie-Claude Vaillant Couturier
2. Union des Femmes Françaises, l'ancien nom de Femmes solidaires



Un dortoir de la prison des femmes de Rennes.